

Entraînement à la dissertation de philosophie

Sujet : Faut-il douter pour savoir ?

Je mets en note de bas de page ce que je fais, au fur et à mesure, pour que vous compreniez ce qu'il faut réaliser, en lien explicite avec les feuilles de méthodologies distribuées et examinées en classe. Cette introduction, tout comme le début de la première partie que j'ai rédigé ou la conclusion, ainsi que le plan détaillé, ne sont pas un modèle, juste un exemple.

Introduction

Dans notre vie quotidienne, nous sommes souvent amenés à douter, aussi bien dans nos actes que concernant nos idées¹. Douter, dans le langage courant, c'est ne pas être certains de ce que nous remettons en cause². Or, quand nous disons que nous savons quelque chose, c'est précisément que nous le tenons pour vrai, que nous en sommes sûrs. Doute et savoir semblent donc s'opposer³. En cela, le fait de faire du doute un moyen possible du savoir, ce que présuppose le sujet⁴, peut apparaître comme surprenant : faut-il douter pour savoir⁵ ? Être obligé, sur le plan théorique⁶, de se poser en permanence des questions sur la validité de ce que nous savons semble en effet impossible, puisque la détermination d'un savoir passe précisément par l'élimination de tout doute⁷. Pour autant⁸, il nous arrive de croire que nous possédons une vérité alors que nous sommes dans l'ignorance. En cela, douter de la pertinence de nos idées permet de prendre conscience de ce que nous ne savons pas, et de ce qu'il nous faut en conséquence chercher à connaître. Le doute apparaît donc ici comme nécessaire au savoir⁹, en ce que cet acte de l'esprit¹⁰ permet de déterminer ce que nous ne connaissons pas. Comment comprendre alors qu'il semble nécessaire de douter pour savoir, et que ce doute rende en même temps impossible la détermination d'une connaissance¹¹ ?

C'est ce problème que nous nous proposons d'explorer, tout d'abord en nous demandant si l'on peut se passer du doute pour savoir. Puis, dans un deuxième temps, nous verrons si le doute rend impossible toute connaissance, avant, dans un troisième temps, de déterminer les critères d'utilisation de ce moyen qu'est le doute pour éviter qu'il soit nuisible à la constitution d'un savoir¹².

¹ Ici j'amène rapidement le sujet – étape 1 cf III°) A°) dans les feuilles de méthode.

² Par la certitude, je rapproche les deux termes (douter et savoir) : toujours partir de l'un pour arriver à l'autre.

³ Ici j'ai fait un premier lien (opposition) entre douter et savoir.

⁴ En effet, dans tout sujet de type « Faut-il », on présuppose qu'on le peut. C'est donc dire que l'on peut douter pour savoir qui apparaît surprenant dans la formulation-même du sujet.

⁵ Je formule explicitement le sujet tel qu'il est donné – étape 2.

⁶ Je précise la nature de l'obligation (théorique) : je montre que j'ai été attentif à la forme du sujet.

⁷ Je continue à montrer, pour faire surgir le problème (de type nécessaire et impossible), que pour savoir il ne faut précisément pas douter (impossible) – étape 3.

⁸ Je continue à poser le problème, en opposant à ma première idée (impossibilité) la nécessité du doute dans le but de savoir – étape 3.

⁹ Je vais jusqu'au bout en montrant que le doute est aussi nécessaire (je le formule explicitement).

¹⁰ J'insiste sur la dimension théorique, mais aussi d'acte (verbe à l'infinitif), de la démarche que constitue le doute.

¹¹ Formulation du problème – fin de l'étape 3. Je montre bien ici que l'on peut considérer que c'est à la fois impossible et nécessaire de douter pour savoir, et tout le but de la dissertation sera de résoudre ce problème, de « comprendre » cette contradiction apparente.

¹² Exposition du plan où je ne détaille pas trop ce que je vais développer, tout en donnant une indication sur les différentes étapes de ma réflexion (ici 3 parties) – étape 4.

Début de première partie (rédigé, puis en plan) :

Tout d'abord, il nous faut nous interroger sur la pertinence du doute dans le but de savoir¹³. En effet, lorsque nous avons des préjugés, nous n'en avons pas conscience, et c'est bien là ce qui fait la force de ces croyances, c'est-à-dire de ces idées irréfléchies. Le propre d'une attitude d'opinion, c'est que nous prenons pour un savoir ce qui n'a en réalité jamais été prouvé, démontré ou argumenté de façon rationnelle. Nous confondons ainsi croire et savoir, et nous pensons être convaincus alors que nous ne sommes que persuadés de la véracité de nos idées¹⁴. En conséquence, ce que nous pensions constituer un savoir n'en est pas forcément un¹⁵. Il nous faut ainsi faire le tri entre nos idées, comme le propose Descartes, lorsqu'il explique, dans les Méditations Métaphysiques (I), qu'il s'appliquera « sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes [s]es anciennes opinions »¹⁶. Le but est d'arriver à trouver une méthode qui nous délivre de ce que Russell appelle, dans un texte des Problèmes de la philosophie, la « tyrannie de la coutume », c'est-à-dire tout ce qui, dans notre esprit, nous empêche de penser par nous-mêmes. Dans notre vie courante, effectivement, ce que nous apprennent nos parents, nos professeurs, les médias, joue un grand rôle dans la manière que nous avons de concevoir le monde qui nous entoure¹⁷. Par exemple, même les plus grands savants du XIII^e siècle, en Europe, pensaient que la Terre ne tournait pas. La démarche de Galilée, mettant en doute cette idée, a permis de s'en libérer et de déterminer peu à peu d'autres manières de concevoir notre planète et de calculer ses mouvements comme tout mouvement de corps matériel¹⁸. Douter semble ainsi permettre de sortir de nos croyances immédiates pour prendre le risque de penser autrement, et, ainsi, en remettant en cause des savoirs que l'on croyait fondés, de progresser dans la connaissance¹⁹.

Mais comment doit s'exercer la réflexion²⁰, comme retour critique de l'esprit sur lui-même, pour douter de nos idées et ainsi pouvoir trier entre celles qui sont fausses, celles qui sont vraies, et celles qui demeurent indécidables²¹ ? → Continuer en exposant ce qu'est le doute méthodique chez Descartes, et qu'on ne peut faire aucune exception : pour douter vraiment, il faut douter de toutes nos idées (y compris de l'existence du monde) = exemple du panier de pommes pris par Descartes dans la Réponse aux Septièmes Objections (aux Méditations Métaphysiques).

→ Limite de ce doute total : rédaction de la transition critique²² :

¹³ J'essaie d'annoncer l'objet général de cette première partie.

¹⁴ Je définis le savoir par opposition à la croyance (cf repère croire/savoir).

¹⁵ De cette première définition du savoir je montre qu'on doit distinguer entre ce que l'on croit être un savoir, mais qui n'est pas fondé, et ce qui est véritablement un savoir, d'où la nécessité de faire le tri entre nos idées, c'est-à-dire de douter. Le premier argument est donc en place : douter, pour cette première raison, est utile au savoir.

¹⁶ J'introduis des références (une peut suffire) en les liant à ce que je viens de dire, et en les expliquant juste après. Plus votre référence est précise, mieux c'est, mais mieux vaut retenir l'idée générale et le bon auteur que de retenir un bout de citation par cœur sans savoir qui l'a dit ni ce que cela veut dire. Là, le niveau de précision est légèrement plus important que ce que l'on vous demande. Parler de Descartes et du tri qu'il veut faire parmi ses idées est suffisant (si vous développiez bien ce que dit Descartes), sans forcément donner la phrase exacte ou le titre de l'œuvre. Ceci dit, plus c'est précis, mieux c'est...

¹⁷ J'explique la phrase de Russell et je résume avec mes mots son idée. J'aurais pu ici développer davantage, mais, ayant travaillé le texte de Russell, vous n'avez pas besoin que je le fasse plus, je pense...

¹⁸ Je prends un exemple qui illustre cette idée.

¹⁹ Je fais une conclusion partielle pour ce premier argument montrant que j'ai progressé dans le traitement du sujet « Faut-il douter pour savoir ? ».

²⁰ Douter, d'accord, mais comment faire ? Je pose une question pour passer au deuxième argument, qui montrera que l'on ne peut pas douter qu'un peu : douter, du moins dans un premier temps, c'est douter de tout.

²¹ Je définis la réflexion et la lie au doute. Après : plan détaillé. Sur votre copie, évidemment, vous rédigez tout le long du devoir !!!

²² Je rédige cette transition.

Nous avons donc vu que, pour distinguer un prétendu savoir, qui n'est autre qu'une simple croyance irréfléchie, d'un savoir fondé, il nous fallait douter. Mais ce doute ne peut être, comme nous l'avons montré, que total : il faut remettre en cause toutes nos idées²³. Dès lors, comment constituer un savoir, si nous sommes en permanence obligés de douter de tout ce que nous pensons savoir²⁴ ?

→ Début de seconde partie :

Douter de tout rend le savoir impossible puisque :

- A) On ne peut se fonder sur rien si on remet en permanence tout en question. Si on se demande en permanence si $2+2$ est bien égal à 4, comment constituer un savoir mathématique ? Il faut bien que le doute cesse. Référence philosophique : différence de Descartes par rapport aux sceptiques, qui ont pour but non pas de savoir, mais de mettre en doute tout savoir : lui veut déterminer un savoir. Le doute n'est qu'une première étape.
- B) En effet, des choses résistent à ce doute pour constituer un savoir : exposer le cogito de Descartes : je pense donc je suis. A partir de ce que je détermine comme indubitable (= non objet de doute), je constitue peu à peu un savoir.
- C) Enfin, on est bien obligé de prendre en considération ce qui a été écrit avant, ne serait-ce que pour le dépasser. On peut douter de la vérité des idées des Anciens (exemple : la nature a horreur du vide, ce que les expériences de Pascal ont réfuté). Mais ce que l'on va affirmer contre eux, après réflexion, doit être présenté comme n'étant pas douteux (même si plus tard, d'autres dépasseront nos savoirs, cf texte de Pascal n°4 extrait de la Préface au traité du vide). Exemple : on ne peut imaginer un savant défendant une nouvelle théorie en disant qu'il n'en est pas du tout sûr... Il ruinerait sa théorie.

→ Transition critique²⁵ :

Nous avons donc vu que, pour connaître avec certitude, douter ne pouvait être une attitude adéquate, que ce soit sur les plans scientifique ou philosophique. Le doute ne peut être total, si l'on veut savoir, c'est-à-dire si le doute n'est pas une fin en soi comme il l'est pour les sceptiques. Autrement dit, si nous voulons constituer un savoir, il ne nous faut pas douter en permanence²⁶. Dès lors, comment utiliser le doute pour qu'il reste un moteur de la connaissance, et ne l'empêche pas²⁷ ?

→ Début de troisième partie :

Douter de tout est un point de départ du savoir, et on doit s'interroger régulièrement pour ne pas faire retomber notre savoir dans des opinions figées.

- A) En effet, pour savoir, il faut commencer par douter, dire « non » aux idées des autres comme à nos propres idées (cf texte 1 d'Alain). Mais en plus, comme il y a une tendance de toute pensée et de tout savoir à ne plus se remettre en question, et à devenir une simple opinion (cf même texte : « Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence »), il faut rester vigilant pour que nos savoirs ne deviennent pas de simples croyances. Comment ?

²³ Comme pour toute transition critique, je fais le bilan de ce que je viens de montrer.

²⁴ Je montre une limite à ce que je viens de montrer par cette question qui relance mon argumentation : si je dois douter de tout tout le temps, comment constituer mon savoir ? (Je repasse en plan détaillé).

²⁵ Je la rédige.

²⁶ Je fais le bilan de ce que j'ai montré.

²⁷ Je pose une question relançant l'argumentation en voulant dépasser l'impasse dans laquelle je suis (doute nécessaire et impossible pour savoir).

- B) En restant ouverts aux objections des autres, et en cultivant notre esprit critique (cf phrase de Michel Foucault « entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de savoir autrement »). Ce contact avec d'autres pensées nous permet d'entretenir cet esprit critique : douter peut permettre de renforcer notre savoir, en nous forçant à nous « situer » par rapport à d'autres idées que les nôtres. Par exemple, si quelqu'un pense que temps et espace ne sont pas des absolus, alors qu'on le pense, rester ouvert à ses arguments : il pourrait avoir raison (c'est ce que n'ont pas fait les partisans post-newtoniens vis-à-vis d'Einstein, qui avait des arguments pour démontrer la relativité du temps et de l'espace).

Conclusion²⁸ :

Nous avons vu, au cours de notre développement, en quoi le doute était en même temps impossible et nécessaire pour qui veut savoir. En effet, la plupart du temps, ce que nous prenons pour du savoir est infondé, étant du domaine de la croyance. Remettre en cause nos opinions apparaît donc nécessaire pour faire le tri entre nos idées, et voir celles qui sont fondées rationnellement. Nous avons cependant vu que, pour s'exercer de manière efficace, du moins dans un premier temps, le doute devait être total, c'est-à-dire s'appliquer à tout ce que nous tenons pour vrai. Nous pouvions donc à bon droit nous demander la manière dont pouvait se constituer un savoir, si pour savoir il fallait douter de tout, puisque le savoir nécessite des bases fondées et indubitables pour se construire. Mais le doute, s'il est un point de départ du savoir, n'en est pas le point d'arrivée : il est un moyen pour nous libérer de nos préjugés, et ainsi prendre conscience de ce que nous ignorons, et pensions savoir. Cependant, après l'exercice de notre réflexion, des idées nous apparaissent comme indubitables, et, même si elles pourront être remises en cause, ou par autrui, ou par nous-mêmes, c'est à partir d'elles que se constituent nos connaissances. Douter de tout en permanence serait nuisible, là où il est utile de ne pas être trop sûrs de notre savoir et d'être attentifs aux arguments des autres, bref, de continuer régulièrement à nous remettre en question. Ainsi, commencer par douter de tout est nécessaire, tout comme nous demander régulièrement si d'autres arguments ou théories ne sont pas plus pertinents que les nôtres. Mais cela ne doit pas nous empêcher de bâtir, sur des bases que nous avons choisies de manière réfléchie, notre propre savoir, quitte à ce que ces fondements soient, dans le futur, remis en cause, ou à ce que nous-mêmes nous nous en demandions, régulièrement, la raison d'être.

²⁸ Je la rédige pour vous montrer comment faire. Rien de difficile : on refait le trajet de l'argumentation (dans les grandes lignes) et on finit par donner sa position tranchée, que l'on a développée en dernière partie.